



Yod

Revue des études hébraïques et juives

23 | 2021

Le Voyage de l'hébreu à travers le temps et la société

La guerre des langues : pourquoi l'hébreu a triomphé

Battle of Languages – the Victory of Hebrew

מלחמת הלשונות – מדוע ניצחה העברית

Ariane Bendavid



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/yod/4177>

DOI : [10.4000/yod.4177](https://doi.org/10.4000/yod.4177)

ISSN : 2261-0200

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 6 mai 2021

Pagination : 11-20

ISBN : 978-2-85831-380-8

ISSN : 0338-9316

Référence électronique

Ariane Bendavid, « La guerre des langues : pourquoi l'hébreu a triomphé », *Yod* [En ligne], 23 | 2021, mis en ligne le 14 avril 2021, consulté le 11 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/yod/4177> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/yod.4177>

Ce document a été généré automatiquement le 11 octobre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La guerre des langues : pourquoi l'hébreu a triomphé

Battle of Languages - the Victory of Hebrew

מלחמת הלשונות - מדוע ניצחה העברית

Ariane Bendavid

- 1 Parallèlement à la langue vernaculaire, apanage des milieux émancipés, deux langues constituent le patrimoine linguistique des juifs d'Europe de l'Est : le yiddish, parlé par l'immense majorité d'entre eux, et l'hébreu. Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, ces langues vont connaître chacune une métamorphose décisive. Le yiddish, jusqu'alors essentiellement parlé, va devenir une langue littéraire à part entière, tandis que l'hébreu, jusqu'alors réservé à l'écrit et à la liturgie, va, lui, devenir la langue parlée de dizaines de milliers de locuteurs. Ces mouvements ont été concomitants, avec pour toile de fond une idéologie conflictuelle. Les yiddishistes, qui appartenaient soit au milieu orthodoxe, soit au milieu socialiste, s'opposèrent, pour des raisons différentes bien sûr, à la renaissance de la langue biblique. Les premiers parce qu'ils ne pouvaient en accepter la sécularisation. Et les seconds parce qu'ils estimaient que l'hébreu était la langue de l'élite, une élite qui avait une fâcheuse tendance à mépriser les masses populaires yiddishophones. Lors du congrès de Czernovitz de 1908¹, les yiddishistes, dont les membres du Bund sont les plus pugnaces, insistent pour que le yiddish soit officiellement déclaré langue nationale du peuple juif et qualifient l'hébreu de langue bourgeoise réservée à une élite. À l'inverse, les partisans de la renaissance de l'hébreu répèteront inlassablement que l'hébreu est l'unique langue nationale du peuple juif, la seule susceptible de rassembler les juifs des diverses diasporas et la seule capable de dresser un pont au-dessus de deux millénaires d'exils et de dialectes éphémères.
- 2 À la fin du XIX^e siècle, le yiddish est confronté à un paradoxe : pour les uns, il n'est qu'un jargon bâtard, symbole d'un monde en plein déclin, et pour les autres, il est l'instrument de la pérennité d'une culture qu'il faut à tout prix préserver. Entre les dernières décennies du siècle et la Seconde Guerre mondiale, la presse et la littérature yiddish vivront successivement leur heure de gloire et leurs derniers moments...

- 3 Parallèlement aux écrivains yiddish comme Mendele Mokher Sefarim² (qui a aussi écrit en hébreu) et Sholem Aleikhem³, certains choisissent d'écrire en hébreu, ce qui, dans un environnement majoritairement yiddishophone, relève soit du défi soit du sacerdoce. Mais ce choix s'est parfois simplement imposé de lui-même, comme ce fut le cas pour Bialik qui estimait, comme ses prédécesseurs médiévaux, que la poésie était intrinsèquement, intimement, liée à la langue biblique : comment, à cette époque, écrire un poème d'amour autrement qu'en faisant référence au Cantique des Cantiques ? Comment décrire la souffrance du peuple juif sans faire référence à Job ? Mais surtout, il est intéressant de constater que la renaissance de l'hébreu a été, les premiers temps, déconnectée de la renaissance nationale : « Durant la première période (1865-1895), l'hébreu progressa et s'épanouit pour des raisons indépendantes de l'idéologie du réveil national⁴. » Avant la deuxième *alyah* (1904-1914), les sionistes politiques étaient, au mieux, indifférents à l'hébreu, au pire franchement hostiles. La plupart étaient aussi incroyables quant à la possibilité d'une telle renaissance, unique dans l'histoire des langues : chacun connaît la célèbre question, qui dissimulait mal un certain mépris, posée par Herzl : « Lequel d'entre nous connaît suffisamment d'hébreu pour acheter un billet de train dans cette langue⁵ ? » C'est au tournant du siècle, après avoir survécu à une crise profonde, notamment due à l'attraction des jeunes pour le mouvement socialiste qui privilégiait le yiddish, que l'hébreu trouvera un second souffle, porté cette fois par les vagues successives d'immigration en Palestine.
- 4 Quoi qu'il en soit, pendant plusieurs décennies, la lutte sera âpre entre les partisans de chacune des deux langues – auxquelles s'ajoutera plus tard l'allemand. Pour les jeunes idéalistes romantiques partisans de la renaissance de l'hébreu, il s'agissait simultanément de rappeler aux juifs et de prouver aux non juifs qu'Israël était bel et bien une nation, avec sa langue et son patrimoine littéraire, avec sa presse et ses écoles. Renouer avec l'hébreu, c'était renouer avec l'esprit d'une nation fière, loin de la mentalité exilique qui avait fini par convaincre les juifs eux-mêmes qu'ils ne pouvaient accéder à la même dignité que les autres nations. C'était aussi, bien entendu, renouer avec tout le patrimoine littéraire produit en hébreu au cours des siècles. La renaissance de la langue biblique était aussi celle de « l'homme hébreu », par opposition au « juif » représentant l'exil.
- 5 C'est en 1910 qu'Ahad Ha-Am⁶, le chantre du sionisme culturel, publie, d'abord dans la revue *Ha-Shiloah* puis dans son recueil *À la croisée des chemins*, un article intitulé « La guerre des langues⁷ ». Dès lors, cette expression désignera les débats virulents, voire haineux, qui opposeront partisans du yiddish et partisans de l'hébreu, tant en Russie qu'en Palestine, pendant deux ou trois décennies. Les premiers temps, le débat opposait essentiellement orthodoxes et *maskilim*⁸, la sécularisation de l'hébreu étant considérée par les uns comme une inacceptable profanation, et par les autres comme un nécessaire affranchissement. Puis, à mesure que l'hébreu progressait, ses opposants les plus véhéments furent les socialistes laïcs et la lutte se déroula sur le terrain social, entre élite bourgeoise et « prolétaires ». Quoi qu'il en soit, il fallait réagir, tenter de mettre fin à cette vaine querelle, en employant des arguments forts et inattaquables. Ahad Ha-Am n'en manquait pas. Il se montra, comme souvent, visionnaire, en rappelant tout d'abord l'importance historique de la langue biblique, qui avait, pendant 2000 ans d'exil, tendu un pont géographique et temporel entre les juifs du monde et les générations. Pendant près de deux millénaires, montre-t-il, la religion, la littérature, et au fondement des deux, l'hébreu, ont été le « triple fil » national qui permit la survie du

judaïsme de diaspora. Et pourtant l'exil aurait pu sonner le glas de toute culture juive. Les juifs ont dû, en quittant leur terre, renoncer à plusieurs éléments qui jusqu'alors constituaient leur identité : la religion a renoncé aux commandements liés au Temple, et l'ensemble des juifs dispersés, à l'expression parlée, qui, dans un environnement étranger, est vouée à disparaître à plus ou moins court terme. L'hébreu s'est éloigné de sa source vive et s'est limité à l'écrit et à la prière. Mais il a survécu. Or, depuis l'émergence de la *Haskalah*, ce triple fil est sur le point de se rompre. En Occident, la langue vernaculaire a pris le dessus, réduisant à néant tout espoir de littérature nationale. Puis la crise s'est fait sentir aussi à l'Est. À cette différence près que là, après avoir tenté d'adopter le modèle occidental, les juifs se sont « réveillés » : le masque étranger s'est déchiré, laissant apparaître un peuple certes faible et blessé, mais bien vivant.

- 6 Le peuple juif, poursuit Ahad Ha-Am, a appris, connu, employé de nombreux dialectes durant ces deux mille ans d'exil. Tous ont certes contribué à l'élaboration d'un corpus littéraire digne d'intérêt. Mais d'une part les dialectes sont tous voués à disparaître, et d'autre part aucun n'a constitué un réel patrimoine national, accessible à tous. Il ne suffit pas qu'une partie d'un peuple parle une langue pour que celle-ci soit qualifiée de « langue nationale ». Le yiddish n'est pas et ne sera jamais la langue nationale du peuple juif, parce qu'il ne plonge pas ses racines dans un patrimoine antique. Or, nul ne peut, poursuit Ahad Ha-Am, se prévaloir d'un attachement à sa nation s'il n'appuie cet attachement sur un patrimoine culturel commun, transmis de génération en génération. Seul l'hébreu pouvait à ses yeux être considéré comme le fondement incontestable et éternel, l'artère vitale, de toute création littéraire juive, non seulement parce que seule cette langue était en mesure d'approcher la perfection de la littérature biblique, mais surtout parce qu'elle seule possédait les caractéristiques d'une langue nationale commune à tous.
- 7 Écrire en hébreu, c'était donc maintenir vivante la chaîne ininterrompue de la littérature hébraïque, religieuse ou profane, depuis ses origines. Comme son ami et mentor Ahad Ha-Am, Haïm Nahman Bialik⁹, que Joseph Klausner qualifia de « poète national », estimait même la résurrection de la langue plus fondamentale encore que celle de la terre (bien que profondément attaché à la terre d'Israël, il ne quittera sa Russie natale qu'en 1921, chassé par la dictature bolchévique). Dans une conférence prononcée à Moscou en 1917, intitulée « Nation et langue¹⁰ », Bialik insiste sur l'importance d'une langue nationale unique. En offrant à un peuple une terre, on lui offre la possibilité d'une autonomie nationale. Mais sans langue nationale, ni son autonomie culturelle ni son unité ne peuvent être garanties. La langue est l'âme vivante d'un peuple, elle façonne le Moi national et affirme son indépendance. Malgré un attachement sentimental au yiddish et un respect indéniable pour sa littérature, Bialik se refuse à lui accorder un statut égal à celui de l'hébreu. Même les textes hébraïques traduits n'ont pas la même valeur, ni la même saveur, que les originaux : le juif qui ne connaît le judaïsme qu'à travers des traductions, répète-t-il, est comme un fils qui embrasserait sa mère à travers un foulard... Comme Ahad Ha-Am encore, Bialik montre qu'avec l'exil, les juifs ont renoncé à leur terre et à leur Temple, mais jamais à leur langue, fondement inébranlable de leur culture et de leur identité. Comme Ahad Ha-Am enfin, il est convaincu du caractère éphémère de tout dialecte. Chaque nouvel exil a donné naissance à une nouvelle langue et une nouvelle littérature. Après le premier exil, c'est l'araméen qui a pénétré puis évincé l'hébreu. Plus tard, les juifs hellénisés ont adopté le grec. Plus tard encore, les juifs d'Espagne, l'arabe puis le ladino, et ceux

d'Europe centrale, le yiddish. Ces déracinements successifs – géographiques et linguistiques – auraient pu sonner le glas de la littérature hébraïque. Mais l'hébreu a survécu, envers et contre tout. Bialik en veut pour preuve le fait que seule a subsisté pour le commun des lecteurs la version hébraïque du *Guide des égarés* de Maïmonide.

- 8 Comme Bialik, Yossef Haïm Brenner (Russie 1881 – Tel-Aviv 1921) insiste sur l'importance du renouveau de l'hébreu :

Nous écrivons en hébreu parce que nous ne pouvons faire autrement, parce que l'étincelle divine qui est en nous ne peut s'exprimer que par cette flamme, parce que cette étincelle ne peut s'enflammer qu'au contact de cette langue et d'aucune autre. Nous nageons à contre-courant, mais cet hébreu est notre source vitale, une partie du mystère de notre être, à laquelle nous sommes liés par les fibres les plus profondes de notre être¹¹.

Brenner était pourtant parfaitement laïc. Paradoxe juif...

- 9 Ces écrivains sentent bien que, comme les autres dialectes, le yiddish est voué à disparaître et que, s'il cesse d'être parlé, il cessera de lui-même d'être une langue littéraire. Pour autant, Bialik, qui restera toute sa vie yiddishophone, insistera pour que le patrimoine littéraire yiddish ne soit pas balayé d'un revers de la main par ses détracteurs : il tenait à ce que tous les héritages juifs soient pris en compte. Mais de là à réclamer comme le souhaitaient notamment les bundistes, que le « jargon » acquière le statut de langue nationale, il y avait un pas que jamais le poète ne franchit.
- 10 Quelques épisodes témoignent de l'âpreté de la lutte entre hébraïsants et yiddishisants : en 1914, Haïm Zitlovsky (1865-1943), bundiste et chef de file des défenseurs du yiddish, vient en Palestine pour donner un cycle de conférences en yiddish. Il est verbalement et physiquement agressé par les élèves et le directeur du lycée de Jaffa. C'est une véritable haine qui s'installe alors envers le yiddish, essentiellement chez les plus jeunes, et force est de reconnaître que les dirigeants sionistes en sont grandement responsables. Mais peut-on leur en vouloir ? Ils avaient un monde à bâtir, et ce monde devait faire peau neuve. Pour aller de l'avant, il fallait renoncer au passé, et donc à l'exil dans toutes ses composantes, le yiddish en étant une majeure. Les modérés, dont fait partie Bialik, tout en valorisant l'hébreu, déplorent que l'on enterme deux mille ans d'histoire diasporique et des siècles de culture yiddish et que l'on coupe les ponts entre diaspora et Israël, alors-même que l'immense majorité des juifs vivent encore en diaspora. Ils soulignent – notamment dans la presse de gauche – que le yiddish n'est pas seulement important comme langue de culture : il est un rempart contre l'assimilation des masses juives d'Europe de l'Est. Autre exemple : toujours en 1914 a lieu chez Simon Doubnov¹², à Odessa, en présence de Bialik, un débat sur le thème du « problème de la langue littéraire dans l'histoire du judaïsme ». Doubnov, partisan de l'autonomie juive en diaspora, défend le pluralisme des langues, qu'il estime être une source considérable d'enrichissement. Faire abstraction de l'une des trois langues (yiddish, hébreu et russe) dans lesquelles s'exprimait la littérature juive de Russie revenait à faire abstraction d'une couche ou d'une autre de la population du pays, et de sa littérature. À l'inverse, Joseph Klausner s'oppose de façon très virulente au yiddish. À ses yeux, seul l'hébreu est digne de constituer un corpus littéraire juif. Un autre anti-yiddishiste convaincu et virulent, fut Menahem Ussishkin (Dubrowna 1863 – Jérusalem 1941). La renaissance de l'hébreu était pour lui l'objectif le plus noble et le plus élevé :

La renaissance de l'hébreu en *Erets Israël* est le salon d'honneur de notre édifice, alors que les pays de l'Exil sont autant de couloirs où nous devons nous initier à

notre langue avant d'entrer dans cette salle de séjour. [...] Nous avons fait nôtre cette cause, qui consiste non seulement à lutter pour l'hébreu, mais aussi à mener un combat sans merci contre les langues rivales de notre hébreu. Et toute l'idéologie prétendant nous imposer une langue étrangère comme langue nationale n'est que prostitution intellectuelle¹³.

- 11 Les mots sont forts, et le jugement qui les sous-tend a hélas sa part d'ombre : lorsqu'Ussishkin fut nommé Président de l'« Association des amis de la langue hébraïque », Bialik, tout naturellement, lui demanda à plusieurs reprises de nommer Mendele Mokher Sefarim comme membre d'honneur. Ussishkin refusa, sous prétexte qu'il écrivait essentiellement en yiddish. Bialik, considérant cela comme un inexplicable affront, démissionna et l'incident dépassa très vite les frontières d'Odessa. Pour Ussishkin, réputé pour ses schématisations outrancières, le débat se résumait à un débat politique : les sionistes défendaient l'hébreu et les socialistes, le yiddish. Bialik tenta de lui démontrer à quel point il se trompait, puisque les plus politisés des sionistes, les partisans de Herzl, étaient précisément ceux qui manifestaient la plus grande indifférence à l'égard de l'hébreu. Mais en l'occurrence, l'Histoire donna raison à Ussishkin : l'hébreu franchit un cap décisif grâce aux immigrants de la deuxième *alyah*.
- 12 Ussishkin ne s'arrêtera pas là, il s'opposera également farouchement à toute étude du « jargon » dans le cadre universitaire : quand la création d'une chaire de yiddish sera envisagée à l'Université hébraïque de Jérusalem en 1927, il écrira qu'une véritable guerre était sur le point d'éclater et qu'une telle création signerait ni plus ni moins « l'arrêt de mort » de l'Université hébraïque ! Yehuda Leib Magnes (États-Unis, 1877-1948), alors Président de l'Université, reculera sous la pression. Triste ironie de l'Histoire, la chaire de yiddish ne sera créée qu'en 1947, après l'anéantissement de la majorité de ses locuteurs. Elle ne mettra en péril ni l'université ni la renaissance de l'hébreu...
- 13 Cette évocation de ce que fut la « guerre des langues » serait incomplète si je n'en évoquais un autre aspect : la lutte entre l'hébreu et l'allemand. En 1913, alors que le Technion est sur le point d'ouvrir ses portes à Haïfa, les meneurs du projet, germanophones, réunis à Berlin, envisagent d'y dispenser certains enseignements en allemand qu'ils estiment être la langue scientifique par excellence. Cette proposition soulève l'indignation des étudiants et des enseignants hébraïsants et marque le début d'un nouveau conflit. L'épisode dépasse les frontières de la Palestine, relayé par la presse juive du monde entier. L'enjeu était de taille : pour les Allemands, il s'agissait ni plus ni moins du prestige du monde germanique, et pour les autres, il en allait de la réussite du projet sioniste. Seul le déclenchement de la Première Guerre mondiale signera la fin de la polémique et le Technion, qui ouvrira ses portes après la guerre, dispensera son enseignement exclusivement en hébreu. Un autre épisode de cette querelle impliquera Martin Buber qui, venu en visite en mai 1927 et se sentant incapable de s'exprimer en hébreu, voudra opter pour l'allemand. Il se fera conspuer, avec virulence, par son auditoire.
- 14 Mais si le conflit avec les intellectuels germanophones ne s'est pas prolongé, la guerre entre hébraïsants et yiddishisants, elle, se poursuivra longtemps. Le problème se posait avec davantage d'acuité, bien entendu, dans la mesure où le yiddish, contrairement à l'allemand, était une langue juive, celle de millions de locuteurs, aussi bien en Europe de l'Est qu'à Tel Aviv ou même à New-York.

- 15 On ne peut comprendre cette « guerre des langues » que si l'on se figure à quel point, pour les jeunes pionniers idéalistes, le yiddish représentait la mentalité exilique : l'acceptation passive d'un destin tragique, le passéisme, la mentalité servile d'un peuple étranger partout et méprisé de tous. Pour les hébraïsants, il était fondamental de tourner le dos à cet état d'esprit. Le retour à l'hébreu – totalement sécularisé bien entendu – constituait une sorte de nouvelle autoémancipation, un affranchissement du joug de l'exil. Dans un article publié en 1918, Rachel Katznelson¹⁴, *leader* du mouvement des femmes ouvrières et critique littéraire, écrivait : « La pensée yiddish dégageait une sorte de fatalisme décourageant, une absence de tout regard critique dès qu'il s'agissait d'un problème national. » À l'opposé, poursuit-elle, Bialik et ses proches représentaient la vigueur d'une nation en pleine renaissance : « Pourquoi Bialik, Fayerberg ou Gnessin avaient-ils ce pouvoir fascinant et mobilisateur dont le yiddish était totalement dépourvu¹⁵ ? » Malgré cette « guerre », ou peut-être grâce à elle, dès l'aube du xx^e siècle, le mouvement était lancé. Avant 1914 déjà, une première génération d'enfants hébréophones a vu le jour, grâce à l'ouverture d'écoles maternelles à Jaffa puis à Rishon-le-Tsion. Entre 1904 et 1914, des écoles secondaires à Jaffa et Jérusalem dispensent leur enseignement en hébreu. Elles relègueront vite les écoles de l'Alliance israélite universelle au second plan. Dans les implantations agricoles, l'hébreu domine dès le début du siècle. La fondation de Tel-Aviv, première ville hébraïque, est encore un tournant avec l'ouverture du lycée Herzlia, premier lycée hébraïque. Dans les années 1920, diverses institutions – partis politiques, associations d'enseignants, municipalités, prennent la décision de mener toutes leurs démarches officielles en hébreu. En 1918 est posée la première pierre de l'Université hébraïque qui ouvrira ses portes en 1925. Aux côtés de deux théâtres (dont le plus important était déjà *Ha-Bima*), la première radio officielle en hébreu émet à partir de 1934. Et pour parachever ce processus unique dans l'histoire des langues, le mandat britannique reconnaît en 1922 l'hébreu comme l'une des trois langues officielles du pays.
- 16 Si donc on peut parler de révolution sioniste, la résurgence de l'hébreu a elle aussi été une véritable révolution, jusque dans ses excès, et notamment dans sa volonté de « tuer le père ». Elle a été le fruit d'une idéologie qui ne rêvait pas seulement de retrouver une langue nationale commune ou de faire renaître un patrimoine littéraire national, mais surtout de se débarrasser d'une mentalité exilique et de schémas conceptuels jugés anachroniques.

BIBLIOGRAPHIE

AHAD HA-AM.Dvir, Tel Aviv, [À la croisée des chemins] על פרשת דרכים, 1948,

BEN YEHUDA Eliezer, 1918, תחיית העברית [La renaissance de l'hébreu, Introduction au Dictionnaire de la langue hébraïque in *Le livre du sionisme*], t. II, Mossad Bialik et Dvir, Tel Aviv.

CHARBIT Denis, 1998, *Sionismes : Textes fondamentaux réunis et présentés par Denis Charbit*, Albin Michel, Paris, 983 p.

HERZL Theodor, 1990, *L'État des Juifs*, La Découverte Poche, Paris, 182 p.

USSISHKIN Menahem, 1934, *Œuvres complètes* (en hébreu), éd. Azriel, Jérusalem.

BARNAVI Élie & FRIEDLÄNDER saul (dir.), 2000, *Les Juifs et le XX^e siècle*, *Dictionnaire critique*, Calmann-Lévy, Paris, 815 p.

BIALIK Haïm Nahman, 1935, דבריים שבעל פה [Conférences et discours], Dvir, Tel Aviv.

BRENNER Yossef Haïm, 1985, *œuvres complètes* (en hébreu), Hakibbutz Hameuchad, Tel Aviv.

BRINKER Menahem, 2000, « La réinvention de la culture hébraïque » in BARNAVI Élie & FRIEDLÄNDER saul (dir.), *Les Juifs et le XX^e siècle*, *Dictionnaire critique*, Calmann-Lévy, Paris, p. 51.

NOTES

1. Cette conférence consacrée au yiddish s'est tenue en août 1908. Elle devait déterminer quelle langue serait déclarée « langue nationale » du peuple juif. Après des débats houleux, les délégués sont parvenus à un compromis : le yiddish et l'hébreu le seraient à égalité.

2. Nom de plume de Sholem Abramovich (Russie 1836 – 1917), l'un des fondateurs de la littérature hébraïque moderne.

3. Nom de plume de Sholem Rabinovitch (Russie 1859 – New-York 1916).

4. BRINKER, 2000.

5. HERZL, 1990, p. 94.

6. Nom de plume d'Asher Zvi Ginsberg (Russie 1856 – Tel Aviv 1927). Il s'opposa au sionisme politique de Herzl, pour défendre un sionisme de culture.

7. ריב לשונות.

8. Intellectuels tenants de la *Haskalah*, les Lumières juives.

9. Sans doute le plus important poète de la renaissance de la littérature hébraïque, surnommé le « poète national » (Russie 1873 – Vienne 1934).

10. אומה ולשון.

11. *Hameorer*, n° 1, janvier 1906 in CHARBIT, 1998, p. 271.

12. Historien (Russie 1860 – Lettonie 1941).

13. « La question de la prononciation » in USSISHKIN, 1934, p. 190.

14. Russie 1885 – Israël 1975.

15. Rachel Katznelson, « Errance des langues » in CHARBIT, 1998, p. 268.

RÉSUMÉS

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle et les premières du XX^e, un choix décisif se présentait aux juifs d'Europe de l'Est soucieux d'une part de maintenir en vie leur patrimoine littéraire et d'autre part d'assurer au foyer juif en construction en Palestine une langue parlée commune. Cette période durant laquelle se sont affrontés hébraïsants et yiddishisants, a vu le triomphe de l'hébreu comme langue nationale parlée. C'est ce conflit, parfois virulent, que je vous propose d'aborder ici.

: In the last decades of the nineteenth century and the first of the twentieth, the Eastern European Jews had to make a decisive choice: either to keep alive their literary heritage or to ensure a common living language to the under construction Jewish Settlement in Palestine. This period of time saw at the same moment Hebrew and Yiddish speakers come into conflict as well as the victory of Hebrew as the spoken national language. This article is inviting you to know more about this, sometimes harsh, conflict.

בעשורים האחרונים של המאה ה-19 ובתחילת המאה העשרים, יהודי אירופה המזרחית היו צריכים לקבל החלטה מכריעה. מצד אחד הם רצו לשמור על המורשת הספרותית שלהם ומצד שני הם דאגו שתהיה לבית היהודי שהוקם בפלסטין שפה אחת משותפת. זאת היתה תקופת התמודדות וסכסוכים בין דוברי העברית לדוברי היידיש ובסופו של דבר השפה העברית נבחרה להיות השפה הלאומית.

INDEX

מילות מפתח

: עברית, יידיש, אחד העם, ח. נ. ביאליק, י. ח. ברנר, בונד

Mots-clés : hébreu, yiddish, Ahad Ha-Am, Haïm Nahman Bialik, Yossef Haïm Brenner, Bund

Keywords : Hebrew, Yiddish, Ahad Ha-Am, Haïm Nahman Bialik, Yossef Haïm Brenner, Bund

AUTEUR

ARIANE BENDAVID

UFR d'études hébraïques, Paris-Université